

amc



Centre dramatique à Tours.
Copies Michelin architecte.
Philippe Gaston.

Le 30 octobre / 2003
116, 117, 118, 119, 20 décembre 2003
Les sublimités / Allouf / 2003

ACTUALITES CENTRE DRAMATIQUE A TOURS

ECOMUSEE A FOUGEROLLES

MAISONS DE VILLE A MERIGNAC

AMENAGEMENTS D'UN PARC DE LOISIRS

CINQ ARCHITECTES NANTAIS

INTERIEUR SCENOGRAPHIE DU PAVILLON DE L'ARSENAL

DETAILS DISPOSITIFS MOBILES

MATERIAUTHEQUE LES BIOMATERIAUX

INFORMATIQUE GEHRY TECHNOLOGIES

DOCUMENT INDEX 2003



CINQ ARCHITECTES A NANTES

STRATEGIES D'APPROPRIATION

ENTRETIEN AVEC MICHEL BAZANTAY, XAVIER FOUQUET, SYLVAIN GASTÉ, FRANK GERNO ET MARC JAEGER

Membres, pour la plupart, de l'association nantaise Oxymore, ces cinq architectes cultivent une approche «faible» et évolutive du projet. Leur production concerne essentiellement l'habitat individuel et l'existant. Un type de commandes qui les pousse à développer des stratégies spécifiques où l'usage est lié à la construction de situations et de logiques d'installation plutôt qu'à celle d'espaces intérieurs prédéterminés. Après une visite de leurs projets, nous les avons interrogés pour clarifier leur manière de faire.

En quoi votre mode de travail – vous êtes à la fois seuls et en groupe – détermine-t-il une façon de fabriquer le «projet»?

Du fait même de notre statut d'«individuels», notre manière de travailler (au moins en binômes) est très souple et se rapproche d'un mode associatif. Un type de fonctionnement avec lequel nous sommes très familiers. Notre regroupement est pour une bonne part d'entre nous la continuité d'une pratique associative au sein d'Oxymore. Le fait de ne pas être rattachés à une même agence mais d'être indépendants tout en cohabitant dans un même espace de travail nous octroie une liberté très appréciable et interroge nos responsabilités individuelles. Nous n'avons aucun compte à nous rendre et échappons ainsi à un certain formalisme de type «réunion hebdomadaire» ! Cette manière très horizontale

de travailler est d'ailleurs assez globale, puisque nous allons jusqu'à intégrer parfois les entreprises dès le stade de l'esquisse... Avec certaines d'entre elles nous avons établi des connivences, des manières de faire. Il nous paraît important qu'elles soient associées au projet qui est toujours une forme collective. L'association Oxymore était déjà une forme collective. Elle a été fondée en 1993 et regroupait un certain nombre d'étudiants issus de l'école d'architecture de Nantes... Nous avons proposé des événements, des expositions, des conférences liés à l'architecture. Un programme que l'on ne trouvait pas au sein de l'école. Nous étions proches de jeunes artistes et nous avons rencontré pas mal d'architectes... Cette diversité a nourri notre approche du projet sans nous affilier à une «école» particulière.

Parlez-nous justement de votre approche...

La construction d'un récit, d'une fiction constitue une dominante dans notre manière de fabriquer le projet. Raconter une histoire et l'articuler. Les commandes privées favorisent des échanges complexes et une implication affective importante tant de la part des maîtres d'œuvre que des maîtres d'ouvrage, ce qui nourrit des récits. La commande publique nécessite par contre une distanciation plus forte de l'ensemble des acteurs. Mais quelque soit le contexte, le récit permet de construire une distanciation par rapport à la compréhension d'un bâtiment. D'une manière

générale nous tâchons de mettre en accord nos actes constructifs et nos dires. On peut, bien que ce soit un peu schématique, déterminer quelques constantes: travailler de l'intérieur vers l'extérieur, ouvrir plutôt que fermer, mettre en commun plutôt que fragmenter... Nous donnons priorité à la ventilation naturelle, à la porosité, au développement de tout ce qui permet d'augmenter les surfaces d'échanges, à la simplicité structurelle, au fait d'ouvrir sur des espaces inattendus qui ne sont pas forcément attribués et ce, pour fournir des expériences. Nous ne cherchons pas à dessiner, ni à donner à voir, mais plutôt à travailler sur des situations. Ce qui est essentiel c'est ce que va permettre un projet, comment il intensifie telles ou telles choses présentes ou à venir. Pour le projet de la maison du Pallet près de Nantes, nous avons construit dans un «existant-neuf». La seule demande de la part des maîtres d'ouvrage concernait la surface et la lumière avec un budget très faible. Nous avons «créé» un existant, – un hangar agricole de constructeur – dans lequel nous sommes intervenus. Cette situation – déjà explorée pour la maison Latapie de Lacaton/Vassal où il s'agissait d'installer une façon de vivre dans une serre industrielle concomitante au projet – est assez troublante... Alors qu'il s'agit de construire du «neuf», l'architecte se met en position d'intervenir par l'intérieur, dans une enveloppe qui pourrait être

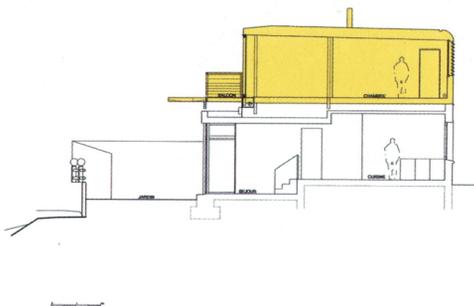
RÉNOVATION du cinéma Lutétia à Saint-Herblain. Pour ce cinéma en recul par rapport à la rue, les architectes Sylvain Gaste et Xavier Fouquet (avec Forma 6) développent deux réponses: marquer l'entrée d'une porte-façade monumentale et donner une lecture intérieure contrastée en créant un «tunnel» d'accès peint de différents tons et brillances de blanc, et une salle de cinéma rouge habillée du mur au plafond de plaques de mousse acoustique noire collées.



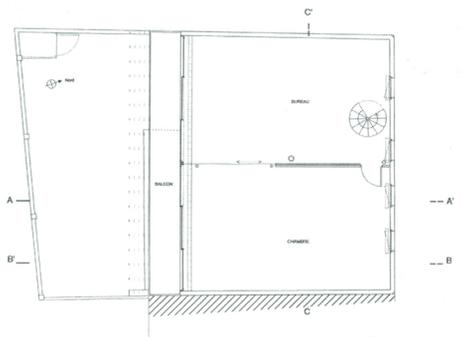
NOUS CHERCHONS LA TRACE DU GESTE, SANS RACCORD
 NI VOLONTÉ DE TRANSITION OU DE COMPOSITION.
 LA PHASE DE FABRICATION DOIT RESTER VISIBLE.
 UNE PART DE NOTRE RÉFLEXION PORTE SUR LE NON FINI.



EXTENSION de maison.
 Franck Gerno et Xavier
 Fouquet ont réalisé cette
 surélévation de maison
 existante comme un grand
 balcon ouvert au sud sur
 une portion de la vallée de
 la Loire (l'île de Nantes, la
 rive sud de la Loire, Rezé,
 la Maison radieuse, le Port
 à bois...). Pour sa légèreté
 et sa mise en œuvre
 simple, les architectes ont
 opté pour une ossature
 bois. Une membrane
 d'étanchéité nappe la
 toiture et se retourne sur
 la rue et les pignons
 mitoyens.



Coupe transversale.



Plan de la surélévation.



antérieure à son projet mais qui pourtant ne l'est pas. Comme une évidence qu'il s'impose face à laquelle il n'a pas de discussion possible si ce n'est de «faire avec». Ce mode d'intervention rejoint notre volonté de construire des structures, au sens d'espaces d'accueil, souples, permissifs à l'intérieur desquels nous cherchons des logiques d'installation, de disposition. Dans le projet pour le Pallet, nous avons créé un potentiel, une capacité. C'est ce qui nous intéresse. Notre architecture présente un aspect rudimentaire qui oblige à s'expliquer avec les entreprises. Elles ont parfois l'impression qu'on leur demande de mal faire. Alors qu'il s'agit de rendre visible un savoir faire. Elles ne comprennent pas toujours que l'on ne veut pas de finition par exemple. Nous cherchons plutôt la trace du geste, de la main, sans raccord ni volonté de transition ou de composition. Cela suppose en contrepartie de prévoir très précisément les articulations. La phase de fabrication doit toujours rester visible, selon nous. Une part de notre réflexion porte sur le non fini. Cette manière de faire vise une prise en charge par les occupants.

Mais justement cette attitude qui peut être à sa manière caricaturale n'est-elle pas en train d'instituer une nouvelle norme?

Il y a une ambiguïté qu'il faut lever sur cette question de l'économie du projet, sur ce qui est parfois catégorisé sous l'appellation «minimum». D'abord ce n'est pas un enjeu en soi, c'est un moyen. De fait il découle de cette réflexion des hiérarchies qui font que le signe architectural importe moins que le fait de profiter le plus immédiatement et le plus fortement possible d'une vue, ou de la présence du ciel, ou encore d'un très grand espace. Pour autant nous ne sommes pas dupes et nous savons que ce qui est visible fait signe et livre une expression architecturale. Il nous paraît plus important d'offrir beaucoup d'espace et une relation très proche, aux éléments. Mais nous n'avons pas de règles définitives sur cette question du signe. Ce

n'est pas notre préoccupation première mais par certains projets, comme la mairie de La Plaine-sur-Mer, l'enjeu de représentation fait très explicitement partie du projet. Nous y répondons en poursuivant notre recherche de dispositif ouvert et en déplaçant nos critères d'analyse pour trouver un récit architectural qui interroge les conventions sur un mode critique. Pour des édifices institutionnels, publics, la question du signe se pose forcément. Par rapport à la question de la norme, il nous semble qu'elle est plutôt du côté de la quantification des surfaces par types de logements ou par locaux comme cela se pratique dans les programmes. On voit bien en ce moment quel souci calculé et

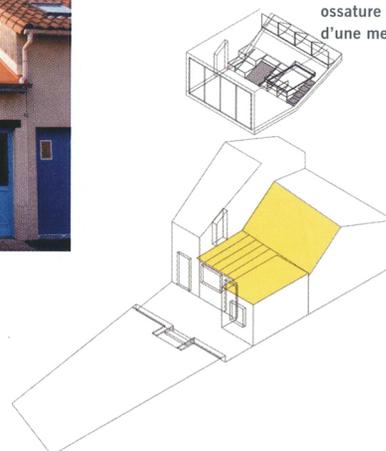
stratégique il y a d'établir des normes qui visent un nivellement statistique ou encore la réaffirmation de formes stables. Dans ce registre l'architecture n'est pas prioritaire mais elle y participe activement, quand elle cherche une stabilité des modèles, ou bien une enclosure minimum ou culturelle. Nous pensons qu'il faut proposer pour chaque situation un projet particulier. Encore une fois pas comme une fin en soi, mais parce que cela rend possible des manières subjectives d'être. Nous avons constaté dans nos projets que les espaces indéfinis, non attribués, ou encore proposant plus de hauteur ou de surface, permettent d'y projeter ou d'y mettre son «n'importe quoi», ce qui est à soi.

Dans cette logique d'indétermination volontaire vis-à-vis des espaces, avez-vous une approche également affranchie de l'usage et de l'assemblage des matériaux?

Nous nous intéressons à la matérialité du construit plutôt qu'aux matériaux proprement dits. Nous revendiquons l'acte de bricolage savant. Notre façon de manipuler la matière passe parfois par des assemblages improbables, des rapprochements d'éléments exogènes.



SURÉLEVATION de maison.
Conçu par Marc Jaeger et Michel Bazantay, le volume basique de cette extension (35 m²) vient épouser les toitures existantes. Le rampant intègre le mobilier nécessaire (lit, placards, penderie); l'espace de plancher ainsi libéré est mis en relation directe avec le jardin. La structure est composée d'une ossature bois couverte d'une membrane PVC.



Trouver de nouveaux matériaux nous enchante, mais pas d'en utiliser beaucoup. Nous sommes neuf personnes à l'atelier, sans compter les personnes qui nous accompagnent. Chacun de nous apporte des matériaux et nous puisons dans ce qui se trouve sur les étagères ou dans les documentations. Et comme nous utilisons des systèmes constructifs qui ne sont pas forcément adaptables, diversifier des matériaux introduit du désordre dans des logiques rationnelles. Nous cherchons à simplifier les articulations en nous attachant à une rigueur constructive et en réalisant des assemblages sans capoter, ni camoufler. Le travail sur la structure permet par exemple que le cadre d'une baie vienne directement se glisser dans la structure. Cela fait gagner de l'argent et finalement de la SHON. Ce souci de la justesse des assemblages permet également de gagner en immédiateté de la sensation et d'intensifier la présence de ce qui n'appartient pas à l'architecture. L'apport du « dessin » peut avoir un sens quand il fait appel à d'autres référents en amont et non pas au dessin lui-même. Mais on ne va pas corriger un détail dans le but de faire plus beau, d'harmoniser. A l'inverse de l'éloquence architecturale qui selon nous clôt le sens,



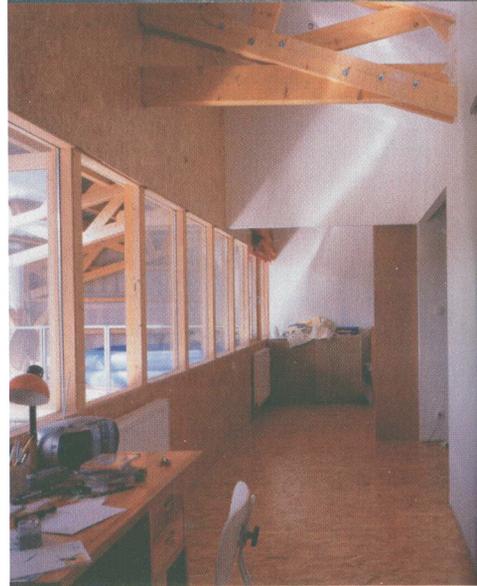
l'écriture architecturale « faible » rend possible une saisie de la chose construite.

Puisque vous pensez l'architecture par l'intérieur, quelle est votre manière d'aborder le site, le contexte ?

Nos préoccupations sont en effet plus circonstancielles que contextuelles. Tout est bon à prendre ! Le climat, le vent, le mur qui se trouve là, les récits des commanditaires, les non-dits... Comme on se promène pas mal quand on fait un projet, on fait des rencontres et on construit des histoires à partir de ces rencontres. Nous ne savons jamais ce que sera le projet. Pour le projet Ménivard, nous n'avions aucun souci d'intégration et pourtant vu d'en bas, la surélévation se distingue à peine du paysage. Le site c'est ce que construisent nos promenades, nos repérages. Nous ne le prenons jamais comme une chose close, mais comme un flux d'événements sur lesquels nous opérons des petites captures dont on ne sait pas exactement ce qu'elles vont donner, ce qu'on va leur faire dire. Nos références au contexte ne sont jamais littérales ou démonstratives. On ne cherche pas à coller à une vérité immédiate ou à travailler sur des questions d'analogie mais à donner à comprendre des

EXTENSION

de la maison Silanus. Ce projet mené par Xavier Fouquet et Sylvain Gasté a consisté en la création d'une extension vers le jardin d'une maison individuelle dans un lotissement très arboré, d'un escalier-bibliothèque et d'un salon de lecture venant percer un mur pignon opaque à mi-étage.



références implicites. Nous nous intéressons à ce que le projet soit une énigme. Pas un jeu de piste, qui suppose un objectif défini, mais quelque chose qui fasse que chacun va pouvoir construire son interprétation des faits. Pour le commanditaire comme pour l'architecte, le projet est un moyen de donner une « forme négociée » à des envies, des idées, des récits.

Pouvez-vous développer la notion de forme négociée ?

Dans son livre *La rue*, Jean-Loup Gourdon parle de forme de l'accord. Au cours d'une conférence, il a expliqué comment la gondole de Venise s'est stabilisée, par une longue succession de négociations et d'adaptations, dans sa forme pour atteindre cet optimum qu'on lui connaît. Un parfait équilibre du véhicule qui permet des transports et qui est la forme d'un accord qu'il est possible de remettre en jeu.

Ce que nous appelons la forme négociée c'est une certaine manière de discuter avec nos commanditaires, d'écouter ce qu'ils nous disent dès les premiers mots. Tout au long des projets on est très attentif à ce qu'ils nous disent. Ce qui nous oblige à reconsidérer nos idées et nos projets. En retour nos propositions interprètent librement leurs attentes. C'est notre manière de chercher l'écart face au normatif, de construire du singulier tout en pensant l'usage.

Propos recueillis par Karine Dana